

LE PASSE-TEMPS

ET

LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.
Un an..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, Rue Confort, Lyon

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0,50
Réclames..... — 1 »

V. FOURNIER, Directeur

SOMMAIRE

Causerie : Pandores et Panamistes. Pierre Bataille.
Échos artistiques..... L. M.
Notre Album : Le Dernier Salut.. Eugène Manuel.
Par ci, par là..... Maurice P***.
Le Tourment du Poète (sonnet)... Gabriel Monavon.
Épiciet et Vicomte..... Jean Lalouette.
L'Étoile à Cinq Branches (suite et fin). Emile Waldmann.
L'Absinthe (sonnet)..... X.
La Fin d'un Rêve (nouvelle) René Trémadeur.
Bibliographie.
Concerts-Bellecour — Casino. — Ambassadeurs.
Bulletin financier

CAUSERIE

PANDORES ET PANAMISTES

Je sais ce que vous allez me dire :

— Les « Pandores » ce sont les bons gendarmes ; les « Panamistes » ce sont les braves gens qui ont cru à l'avenir du Panama et ont apporté à cette entreprise néfaste le double concours de leur confiance et de leur argent.

Eh bien, vous n'y êtes pas du tout.

Les gendarmes se déclarent vilipendés quand on les traite de « Pandores » et les « Panamistes » sont ceux qui ont mis dans leurs poches, l'argent du canal.

De telle sorte que si vous donnez au représentant de l'autorité le nom du héros de Nadaud, il se fâchera tout rouge, et que si vous appelez un honnête homme « Panamiste » l'honnête homme en deviendra bleu.

C'est ainsi que des mots — d'un sens parfaitement déterminé à leur origine — s'infiltrèrent dans notre langue, y changent traitreusement de signification avec le cours et la différence des temps et — au moment où l'on s'y attend le moins — donnent lieu à de fâcheux malentendus.

Deux jugements rendus, l'un par le tribunal de Bourges, l'autre par le tribunal de Vienne, montrent que le mieux est encore de ne se servir de ces mots trop modernes qu'avec une extrême circonspection.

A Bourges — dans une auberge pleine de consommateurs — deux personnes, au cours d'une discussion, échangent des phrases désagréables ; l'une d'elles — poussée à bout — traite l'autre de « Panamiste ».

Le « Panamiste » porte plainte, et il fait condamner son peu aimable interlocuteur à 16 francs d'amende et 20 francs de dommages-intérêts.

Assurément, l'incident est fort minime : il ne mériterait pas d'être relaté, s'il n'était un indice d'un état d'esprit tout spécial créé par les scandales du Panama.

Pour manifester son mépris et sa colère à son interlocuteur, l'insulteur n'avait que l'embarras du choix. Le vocabulaire de la langue courante et au besoin celui de la langue verte, tiennent en réserve — pour des circonstances semblables — mille épithètes banales sur le sens desquelles il n'est pas permis de se méprendre.

Escroc, filou, voleur, pick-pocket, mandrin, sont autant de termes qui n'ont jamais été considérés — que je sache — comme des compliments.

L'insulté les aurait peut-être tous acceptés, de même qu'il ne se serait pas formalisé d'être assimilé aux animaux les plus répugnants, mais le qualificatif de « Panamiste » dépassait la mesure, il l'indigna pour tout de bon et le papier timbré fit son œuvre.

Le tribunal n'a pas hésité une minute — malgré les explications, les réticences et les excuses du comparant, il a bel et bien décidé que le terme employé avait — au premier chef — une signification injurieuse, en foi de quoi il a prononcé une condamnation.

Ainsi, par la loi — il est défendu d'appliquer à autrui l'épithète de « Panamiste ».

Cette épithète est devenue l'équivalent des expressions les plus insultantes : elle éveille instantanément — dans l'imagination populaire — des idées de malhonnêteté et de déshonneur.

Le jour où les académiciens qui travaillent à la confection de notre grand lexique national seront divisés sur la signification à donner à un mot — et le cas doit être assez fréquent — ils n'auront qu'à piocher dans les registres des tribunaux correctionnels : dame Justice elle-même, se sera chargée de donner au mot en litige sa signification véritable.

Vous connaissez — sans nul doute — la célèbre chanson des *Deux gendarmes*, de notre bon et regretté Nadaud.

Deux gendarmes, un beau dimanche
Cheminaient le long d'un sentier...

Je vous mets au défi d'y trouver quelque chose de désagréable pour le corps de la gendarmerie

Des deux gendarmes qui « cheminent » l'un est un brigadier qui passe en revue les attributions de son métier et conclut — avec raison — que c'est un métier difficile

De garder la propriété,
Sauver la campagne et la ville
Du vol et de l'iniquité.

C'est, en effet, la mission qui incombe à nos braves gendarmes et aucun d'eux ne songe à s'y dérober.

Entraîné d'abord par le doux souvenir de ses amours passés, le brigadier revient insensiblement à la vie présente, il songe à l'épouse qu'il adore et qui repose seule à la maison.

Il n'y a — dans ce revenez-y — qu'une sensation bien naturelle, à laquelle le dernier des pékins ne chercherait pas à se soustraire.

Alors que le brigadier dévoile — en

cinq couplets — ce qu'un littérateur de la nouvelle école appellerait « son état d'âme » un simple gendarme, Pandore, placé à côté de lui — comme le confident de l'ancienne tragédie — se contente de répéter, après chaque réflexion de son supérieur :

Brigadier, vous avez raison !

Tout cela est simple, vrai, exempt d'allusions perfides.

Pandore symbolise la passivité complète, la soumission absolue : que le brigadier dise blanc, qu'il dise noir, Pandore se croit obligé de lui donner toujours raison, par ce fait seul qu'il est le brigadier.

Eh bien, vous allez voir ce que la Justice pense de ce modèle accompli de la discipline militaire, de ce type d'obéissance et de respect, si merveilleusement créé — de toutes pièces — par le chansonnier.

Est-ce injurier un gendarme que de l'appeler Pandore ?

C'est la question à laquelle avait à répondre le tribunal de Vienne dans une de ses audiences correctionnelles.

Un sieur M..., de Saint-Jean de-Bourney, interpellé d'une façon un peu vive par un gendarme qui l'avait familièrement appelé *Bibi*, lui avait répondu que tel n'était pas son nom, mais qu'il ne s'appelait pas non plus *Pandore*.

Pour ce fait, le gendarme avait dressé procès-verbal, et malgré une très habile plaidoirie d'un jeune avocat — auquel je ne veux pas faire de réclame — le sieur M... a été condamné à 30 francs d'amende, en bénéficiant, toutefois, de la loi Béranger.

Si l'on compare le taux des amendes infligées, le qualificatif de *Pandore* est plus insultant encore que celui de *Pan-amiste*, puisqu'il est dévolu 16 francs d'amende pour le dernier et le double pour le premier.

Voilà, chère Emilie, à quel point nous en sommes !

Je sais bien qu'il faut laisser quelque chose à la génération actuelle : après lui avoir enlevé la crainte de Dieu, si on lui enlevait aussi celle des gendarmes, je ne vois pas trop ce qui lui resterait. Mais n'est-ce pas pousser un peu loin le respect du tricorne ?

Puisque je mets à contribution le *Moniteur judiciaire*, je ne le lâcherai pas sans constater que — comme les substantifs — les verbes sont sujets à caution : le verbe « bassiner » entr'autres, ne saurait être employé inconsidérément.

Un marchand d'antiquités disait un jour au célèbre Vivier :

— J'attends une pièce des plus curieuses : la dernière bassinoire de Louis XIV.

— M^{me} de Maintenon ! s'écria le facétieux corniste.

Il sera peut-être fort difficile aux philologues de l'avenir, d'expliquer pourquoi le nom de l'utile bassin de métal qu'on remplit d'eau bouillante et qu'on dépose dans un lit pour le chauffer, sert à désigner — de nos jours — un personnage insipide, désagréable et ennuyeux ; mais j'estime qu'il était plus difficile encore de prouver que le verbe « bassiner » est un verbe injurieux et tombant, lui aussi, sous le coup de la loi.

Les juriconsultes de la Nièvre y sont pourtant parvenus. Le tribunal de Clamecy — après une longue délibération et conformément aux conclusions du procureur de la République — a décidé que l'expression « il me bassine » constituait une injure envers la personne à laquelle elle est adressée et il a condamné l'auteur de ce délit à 200 francs d'amende.

Jamais le verbe « bassiner » ne s'était trouvé à pareille fête !

Pierre BATAILLE.

ECHOS ARTISTIQUES

Nos artistes :

Le baryton Simon, qui vient de nous quitter, est engagé à Alger pour la saison d'hiver, un autre baryton de notre Grand-Théâtre, M. Dechesne est en ce moment à Vichy.

Ce n'est plus *Orphée* de Glück qui sera monté en octobre à l'Opéra, ainsi que nous l'annoncions il y a quelques jours, mais l'œuvre nouvelle de MM. Saint-Saëns et Guiraud, qui s'intitulera définitivement *Frédégonde*.

Il paraît que des personnalités politiques auraient fait observer à MM. Bertrand et Gaillard qu'après *Tannhäuser* il vaudrait mieux jouer un compositeur français.

Les plus fortes recettes de mai encaissées à l'Opéra ont été celles de *Tannhäuser*, avec Van Dyck, soit 23.000 fr. La plus petite a été faite par *Othello*, 12.000 fr.

Puisque nous parlons de l'Opéra, voici les détails intéressants que fournit sur l'organisation du corps de ballet de l'Académie nationale de Musique et de Danse, un volume qui vient de paraître sous ce titre : *Les Demoiselles de l'Opéra*, par un vieil abonné.

Le corps de ballet actuel se compose de 1^o cent quinze pensionnaires femmes, 2^o trois étoiles, 3^o dix premiers sujets, 4^o vingt, deuxièmes sujets, 5^o trois divisions de coryphées, 6^o deux quadrilles d'artistes, divisés en quatre sections, 7^o les petites classes et les marcheuses.

Les élèves externes reçoivent, chaque fois qu'elles jouent, un cachet de 2 francs.

Les demoiselles des quadrilles touchent de 100 à 200 francs par mois ; les coryphées, de 250 à 300 ; les sujets, de 300 à 600 ; les premiers sujets, de 600 à 1500 ; les étoiles de 25.000 à 30.000 par an, ce qui constitue pour ces dernières, une diminution sur les anciens prix.

Ainsi Taglioni gagnait 36 000 ; Fanny Essler, 45.000 ; Carlotta Grisi 42.000 ; la Cerrito 45.000 ; la Rosati, 60.000 francs, par an.

Aujourd'hui, l'administration fournit tout au personnel de la danse, excepté le « cold-cream » et la poudre de riz. Elle lui procure, selon les besoins du service, les jupons et les maillots. Ceux-ci valent environ 25 francs la paire, et les danseuses ne se gênent pas pour les faire craquer, lorsqu'elles désirent en avoir un neuf. La chaussure est également livrée, ce qui occasionne une forte dépense, chaque paire de chaussures revenant à 5 francs. Or, les étoiles reçoivent une paire de chaussures par acte... les premiers sujets, une par soirée... les deuxièmes sujets, une par trois soirées... les coryphées, une par six soirées... les dames de quadrilles, une par douze soirées... et chaque élève, une par mois.

Les Loges sont vastes, aérées, confortables. Elles ont une grande glace, une toilette fort bien aménagée, du gaz à profusion, une haute fenêtre drapée de lourds rideaux, une cheminée abondamment fournie de chauffage, de l'eau, chaude et froide, à volonté.

Les loges dites *bains à quatre sous* où, dans l'ancien Opéra de la rue Le Pelletier, on entassait jusqu'à vingt cinq fillettes ont disparu. Il y a, il est vrai, des chambres à vingt places, mais assez vastes, pour que chacune puisse s'attifer à son aise.

Le *vieil abonné* prend soin d'ajouter que c'est un rude métier que celui de danseuse, car ce n'est qu'au prix d'un travail incessant et de véritables tortures, qu'une ballerine peut acquérir la souplesse et la légèreté qui lui sont indispensables.

La prochaine œuvre théâtrale de Massenet aura pour titre *Frou frou*.

C'est la troisième fois que le drame de Ludovic Halévy est transformé en livret d'opéra. Ce sujet fut abordé d'abord par un compositeur du nom d'Emile Perrin, qui suspendit bientôt la composition de son œuvre. Verdi caressa également la même idée, mais il finit par l'abandonner.

L'auteur de *Werther* sera-t-il plus heureux ?

Un opéra-comique qui a disparu depuis longtemps du répertoire de Lyon, la *Fanchonnette*, vient d'être repris à Paris, par le théâtre du Château-d'Eau.

Cet opéra de MM. de Leuven, Saint-Georges et Clapisson, fut donné au théâtre lyrique en 1856 et M^{me} Miolan Carvalho y remporta un de ses plus beaux triomphes.

Marseille a fait, pendant le mois qui vient de s'écouler, l'essai de représentations d'opéra italien. Ces soirées ont eu lieu aux Variétés.

Un procès de théâtre bien amusant passonne en ce moment les Américains.

Une jeune actrice de New-York, miss Estelle Chayton, remplissait, dans une féerie rustique, le rôle d'une jolie bergère nommée Favette.

Les bergères vont en général pieds nus. Or, miss Estelle Chayton, pour jouer son rôle plus naturellement, avait imaginé de marcher pieds nus sur la scène.

Comme elle avait de jolis pieds — elle n'aurait pas agi ainsi sans cela — tout New-York vint les admirer.

La vogue de miss Chayton ne cessait point, lorsqu'une autre actrice, qui jouait sur une autre scène, s'avisait de montrer aussi ses pieds aux spectateurs.

Miss Chayton intenta tout de suite un procès à sa concurrente, en invoquant la loi sur la propriété artistique !...

Ce procès est en cours.

Miss Chayton demande qu'interdiction soit faite à l'intimée de se montrer en scène autrement que chaussée.

Elle demande en plus cinq cents francs d'amende pour chaque contravention, sauf à se pourvoir comme de droit, après la vingtième contravention.

L. M.

NOTRE ALBUM

LE DERNIER SALUT

*Vivant, cet homme était une âme basse et vile :
Il avait insulté, calomnié, menti ;
Vendu sa conscience et trahi son parti ;
Ses mains gardaient le sang de la guerre civile.*

*Il n'avait fatigué sa lâcheté servile.
Le mépris sur son nom s'était apesanti,
Et, debout sous la honte, il n'avait rien senti.
Nul ne saluait plus l'infâme par la ville.*

*Dans l'ombre s'est éteint le sinistre vieillard ;
Là-bas furtivement s'enfuit le corbillard :
Pas un ami ne suit sa mémoire abhorrée.*

Mais, — ô respect des morts, culte grave et profond ! —

*Au milieu des saluts la dépouille ignorée
S'avance et les plus purs se découvrent le front !*

Eugène MANUEL.

PAR CI, PAR LA !

C'est avec un profond sentiment de mélancolie que j'ai vu s'écouler la journée du 24 juin à Lyon, et que j'ai constaté l'indifférence des pouvoirs publics en cette douloureuse circonstance. Alors que dans toutes les villes de France se célébrait ce triste anniversaire, Lyon, à qui il appartenait entre toutes de se distinguer, l'a laissé passer sans aucun souci des dates et des événements.

Et pourtant, il est difficile d'oublier que c'est dans nos murs mêmes, alors que la population entière l'acclamait, qu'entouré du Maire et du Préfet, Carnot succombait sous les coups de l'ignoble Caserio !

Cette sanglante célébrité, acquise au prix de la vie d'un homme que la France honorait, ne devait pas être oublié en haut lieu et il appartenait à M. Gaillon de le rappeler par un appel général à toute la population.

Se borner à envoyer à Paris une couronne pour la ville où le crime a eu lieu, me paraît bien insuffisant et, de concert avec la Chambre de Commerce, la Municipalité devait s'occuper de faire cesser toute vie active à Lyon durant cette journée. Il eut été facile de demander aux commerçants de fermer leurs magasins ce jour-là et chacun y aurait consenti volontiers, heureux de prendre part à une manifestation de sympathie envers le souvenir du président Carnot et sachant très bien qu'une journée de travail est bien vite rattrapée. Mais, pour cela, il fallait que la Municipalité s'en mêlât, car l'initiative privée ne peut pas arriver à une unanimité d'entente suffisante dans une pareille occasion.

Quelle ironique et triste justification de la célèbre phrase : « les morts vont vite ! » A ce même propos que deviennent donc la statue et le monument qu'on doit élever à la mémoire de Carnot et pour lesquels on a recueilli plus de 200,000 francs ?

Il me paraît que maintenant on devrait être fixé depuis longtemps et sur l'emplacement et sur le choix de l'artiste qui l'exécutera.

Mais pas du tout, le concours n'a pas encore été ouvert et alors que Nice inaugurerait un remarquable monument le 25 juin ; à Lyon nous ne savons même pas qui exécutera le nôtre et où il sera logé ; car on a bien décidé en principe la place de la République, mais ce n'est que lorsqu'on connaîtra et la forme et les dimensions du monument qu'on pourra réellement lui indiquer sa place.

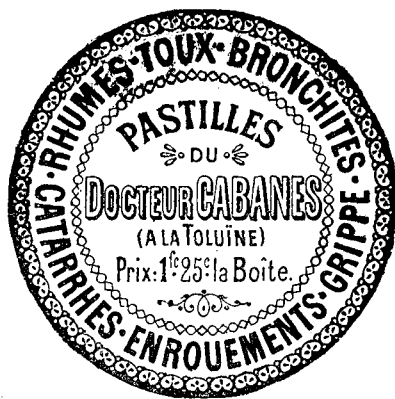
Et la plaque commémorative qui devait être placée à l'endroit où Carnot a été frappé, qu'attend-on pour la mettre ?

L'anniversaire était bien une date toute indiquée pour cette cérémonie, pourquoi l'a-t-on laissé dans l'oubli ?

Allons, secouons un peu cette torpeur que nous montrons à l'égard d'un homme vis-à-vis duquel, vivant et alors qu'il déposait des rubans de toutes nuances, nous n'avions jamais l'échine assez souple, et qui a trouvé la mort tragique dans nos murs !

Que les bienfaits et les largesses de Carnot vivant vous fassent souvenir de Carnot assassiné !

Maurice P***.



Oui, je suis guéri, je ne tousserai plus jamais, et je tiens par reconnaissance à faire connaître mon secret. C'est grâce aux Pastilles du D^r CABANES que ma toux a disparu. C'est grâce aux Pastilles du D^r CABANES que vous n'aurez plus ni Rhumes, ni Grippe, ni Catarrhes, ni Bronchites.

Dépôt Ph^o DERBECQ, 24, Rue de Charonne, Paris
ET TOUTES PHARMACIES. Envoi franco contre timbres.

OR-EXPRESS

Pour dorer soi-même au pinceau tous objets

Très facile à faire par tout le monde et très utile dans toutes les maisons.

LA BOITE COMPLETE : 2 FRANCS

Par correspondance, ajouter 0 fr. 20

PETITS DOCKS DU COMMERCE

12, Rue Confort, LYON

Optique - Photographie

Appareils - Plaques - Papier

Longues-vues - Jumelles - Electricité

Instruments d'Arpentage

Thermomètres - Baromètres, etc.

RABAIS IMPORTANT
sur toutes les Marchandises

LUNETTES véritable cristal de roche ^{monture} extra 6 fr.

7, Quai Saint-Antoine, 7

V. VERMOREL, à Villefranche

(RHÔNE)



L'ÉCLAIR

le meilleur de tous les

Pulvérisateurs

365 premiers prix

Prix : 35 francs

Franco dans toute la France

Premier concours de l'année. Arles, 1^{er} mai 1895.

Concours de pulvérisateurs : 1^{er} prix, l'Éclair, de V. Vermorel.

Concours de soufreuses : 1^{er} prix, La Torpille de V. Vermorel.

La Torpille Soufreuse à grand travail

La meilleure des soufreuses poudreuses

PRIX : 25 fr., ^o toutes gares, France

Envoi franco contre 30 c. en timbres du catalogue général de la Maison V. VERMOREL.

L'ÉBLOUISSANTE

Peinture en toutes teintes : minérale, liquide, sicative, brillante, économique et inoffensive. Prête à être employée par n'importe qui, pour intérieur et extérieur, sur bois, plâtre, ciment, métaux. Résiste à toute température et aux lavages. Son emploi est des plus faciles ; il est parfaitement inutile de donner des couches d'impression soit à la céruse, soit au minium ; ce serait une dépense inutile.

Avec la peinture l'Eblouissante on économise aussi les couches de vernis, puisqu'elle donne elle-même l'aspect de l'émail.

Prix du bidon de 1 kilo net, n'importe la couleur : **2 francs**. Par correspondance ajouter **0,60 cent.** par bidon.

Envoi franco de la carte de diverses teintes.

AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE
12, Rue Confort, 12, LYON



LE TOURMENT DU POÈTE

*Qui dira les douleurs que peut causer l'amour....
L'amour, fatal délire, aveugle frénésie,
Involontaire ardeur dont notre âme est saisie,
Joug que tous les mortels subissent tour à tour?...*

*Se consumer en vain sans espoir de retour,
Perdre la douce paix de longs regrets suivie ;
Donner à l'être aimé son bonheur et sa vie,
Et voir tous les serments oubliés en un jour....*

*Languir dans les soucis et les pleurs de l'absence,
Sentir la jalousie à l'aiguillon cruel
Vous déchirer le cœur et l'abreuvier de fiel ;*

*Entendre de vos maux rire l'indifférence.....
Ce sont-là des tourments qu'on ne peut exprimer :
Mais le tourment suprême est de ne pas aimer !...*

Gabriel MONAVON.

ÉPICIER ET VICOMTE

Le récent mariage unissant la fortune américaine à l'aristocratie européenne, de miss Leiter qui a la galette avec le fils de Lord Scardasle qui est un grand nom de l'aristocratie d'Angleterre, vient de hanter l'esprit d'un détrousseur bien mis et lui faire songer à un nouveau truc de vol, le vol au mariage. Le vol à l'américaine étant un procédé usé, il fallait bien le remplacer par quelque chose sous peine d'entendre les spécialistes du genre s'écrier, comme de simples marchands de mercerie : les affaires ne vont pas !

Partant de ce principe que le Tiers-Etat, peuple ou bourgeoisie qui a peiné raide, pour ramasser le pécule qui constituera pour une part la dot de la fille, est très honoré d'entrer dans la vieille aristocratie par une alliance, il y a là incontestablement un filon à suivre. Voilà pourquoi l'escarpe bien mis aux bonnes manières s'est dit : La mine des gogos étant inépuisable, et la vanité humaine un champ fécond, donnant comme les plaines du Nil, plusieurs récoltes par an, c'est là dedans qu'il faut travailler.

Et de fait les américaines, surtout les américaines qui n'ont chez elles aucune aristocratie, pas même une aristocratie frelatée comme les alcools, recherchent avec frénésie les aristocratiques alliances européennes, sans doute par l'attrait du fruit défendu en leur pays où le Dollar est Duc et Pair.

Ces alliances de la forte somme, sans préjudice des grâces et des charmes personnels des jeunes miss qui aiment convoler avec les membres de l'aristocratie européenne, a toujours cet avantage de faire passer d'Amérique en France des millions et des millions que les épousées ne tardent pas à jeter, sans compter, dans la circulation, dans le mouvement des luxes parisiens avec la conviction moyen-âgeuse d'une duchesse française qui n'a amais fait que ça..

Dépensez, dépensez, il en restera toujours quelque chose pour le pauvre monde. Voilà le bon et le seul moyen de résoudre la question sociale qui tourne la tête à tant d'esprits.

Au point de vue économique, les américains ne sont pas si perfectionnistes que cela, quoiqu'on en dise et leurs bills prohibitifs ne visent heureusement que les marchandises. La preuve en est dans les nombreuses alliances par mariage faites un peu partout et notamment chez nous.

Une liste très curieuse sur le nombre de mariages entre des américains et des membres de l'aristocratie européenne, pendant ces derniers trente-cinq ans, vient d'être dressée dans les journaux américains, auxquels nous en laissons toute la responsabilité.

Elle montre que 200 millions de dollars, c'est-à-dire un milliard de francs, ont passé d'Outre-Mer en Europe.

La plus considérable de ces fortunes incontestablement celle que vient d'apporter miss Anna Gould au comte de Castellane : 85 millions de francs.

Dans cette liste, si particulièrement intéressante nous relevons le nom de seize Américaines s'étant mariées avec des membres de la Société parisienne, et ayant déplacé d'Amérique en France une fortune globale de 179 millions de francs.

Ces Américaines s'appellent aujourd'hui la marquise de Breteuil, la marquise de Ganay, la vicomtesse de Courval, M^{lle} Sohège, la duchesse Decazes, la princesse de Polignac, la comtesse de Castellane, la princesse Poniatowska, la marquise de Choiseul, la duchesse de Dino, la comtesse de La Forest-Divonne, la comtesse Laugier-Villars, la marquise de Morès, la duchesse de La Rochefoucauld, la baronne Seillière.

Or, il n'est pas étonnant que ces unions magnifiques souvent très heureuses, quoique parées des ors et des diamants trouvés au sillon des charrues des défrichements du Nouveau-Monde, ne travaillent l'esprit des filous rastaquouères, aigrefins qui demandent tous les jours une idée à l'asphalte des boulevards parisiens — En tous pays il y a des beaux-pères et des belles-mères futurs qui ne demandent pas mieux que de voir un blason dans la corbeille de mariage de leur fille, pour le bonheur de leur enfant et la gloire de leurs petits-enfants.

Çà, c'était le rêve paternel d'un épicier de la rue Saint-Denis retiré des affaires après fortune, mais le rêve titré et parcheminé ne venait pas et la jeune fille allait accrocher son chapeau au porte-manteau de Sainte-Catherine. Un jour pourtant le gentilhomme frappe à la porte de l'ancien négociant en denrées coloniales ; et, par Mont-joie et Saint-Denis — il y a des rues prédestinées — vous pensez si on fut content à la maison ! Renseignements pris à des références que le candidat avait naturellement données chez un ou plusieurs compères également titrés et parcheminés, il fut vite agréé. Accueil charmant de tout le monde suivi de dîners succulents, rien ne manqua.

Une douce intimité s'établit bientôt avec les futurs beaux parents, tandis que la jeune fille chantait avec conviction au piano, comme le fidèle Blondel : O Richard, ô mon roi ! etc , etc.

De sorte qu'avant les accordailles on avait épuisé les conserves de truffes, d'asperges et de petits pois que l'ancien commerçant s'était réservées après la liquida-

tion de ses affaires ; il fallut avoir recours aux marchandises du successeur pour arriver au terme tant désiré du contrat.

La mère de la belle enfant, heureuse de mêler sa roture à la chevalerie, était possédée du démon de l'impatience. Il lui tardait d'entendre la domesticité et la tourbe des manants appeler sa fille : Madame la vicomtesse Taupinet de la Taupinière. Elle pressa donc les choses qui marchèrent dès lors rondement sous sa maternelle impulsion. On parla naturellement des bijoux que notre nuptial filou, promettait magnifiques, magiques, extraordinaires. Dans sa joie d'avoir enfin trouvé pour sa fille le merle blanc blasonné de ses rêves, elle courut dans sa chambre chercher ses parures, agrafes, pendants, colliers, d'une valeur de dix huit mille francs, pour les montrer à son cher vicomte.

— C'est bien joli cela, dit celui-ci, mais...

— Mais ?

— Ça manque de chic... aristocratique. C'est un peu rococo...

— Vraiment ? répondit la future belle-mère de ce descendant des croisés, chez laquelle perçait le désir ardent de mettre ses parures en harmonie avec le nouveau rang qu'elle allait occuper dans la société contemporaine, de ce tout Paris qu'elle n'avait vu que de la caisse de son magasin...

— Ne vous alarmez pas, c'est très facile maman... c'est lourd et criard... ôter un brillant par ci... une perle par là... ajouter...

— Je m'en rapporte à votre goût de gentilhomme ! mon cher vicomte, interrompit soudain la confiante épicière en remettant les bijoux à ce preux du cambriolage domestique.

— Très-bien.

Notre filou mit naturellement les parures dans sa poche en un geste de parfait gentilhomme... Et après les compliments d'usage, il tira sa révérence, une révérence dont on n'eût que le lamentable souvenir en cette maison aussi prétentieuse que naïve.

Des bijoux et du gentilhomme qu'advint-il ?

Va-t-en voir s'ils reviennent. Jean !

On dit que ces braves épiciers retirés furent guéris de ce mal qui fait tant de victimes et qu'on appelle le snobisme aristocratique.

On l'aurait été à moins.

Jean LALOUETTE.

L'ÉTOILE A CINQ BRANCHES

(Suite et fin)

(1)

En même temps que cette lettre de son frère, M^{lle} de Seillans, recevait la lettre du commandant, elle était ainsi conçue :

« Mademoiselle,

« Votre frère a dû vous raconter le rap-
« pel de souvenirs si doux et si reconnais-
« sants qu'a provoqué, dans mon cœur,
« l'énoncé de votre nom de famille, que j'ai

(1) Voir nos des 2, 9, 16 et 23 juin.

« entendu hier pour la première fois. En
« même temps, il a dû vous écrire ma dé-
« tresse et l'obligation où je suis de pren-
« dre un congé de six mois, pour guérir ma
« pauvre même jambe d'autrefois, dont la
« blessure s'est rouverte.

« En vous parlant, Mademoiselle, je crois
« revenir à vingt ans, et comme à vingt ans,
« je ne crains pas de me confier à votre
« indulgente bonté et de vous répéter ce
« que déjà vous savez.

« Je suis sans famille, sans aucun asile
« sur terre et, cependant, j'ai plus besoin
« que jamais de ces soins si enviés que
« comporte le doux nom de famille.

« Voulez-vous me recevoir pendant la
« durée du congé que j'ai le projet de sollici-
« ter ? La moindre chambrette me suffira
« pour y étendre ma jambe. Nous repren-
« drons nos parties de trictrac le soir, et
« nous parlerons longuement de votre frère,
« ce jeune officier que je connais beaucoup
« depuis trois mois qu'il est à mon bord,
« sous le seul prénom de Vincent. Je l'ai
« étudié de près, sans qu'il s'en doute, et je
« puis vous donner l'assurance qu'il fera
« honneur à votre maison et à la marine
« française, tant, dès aujourd'hui, il donne
« les plus belles espérances. »

Hélène reçut les deux lettres à la fois, voici la réponse qu'elle s'empressa de faire à celle du commandant :

« Commandant,

« La vieille fille de trente-six ans est heu-
« reuse et fière du souvenir que vous avez
« gardé de la jeune fille de seize ans. Mais
« gare aux mécomptes ! Tant pis pour
« vous.

« Pour moi, j'ai une toute autre appré-
« hension. J'ai peur que si une chambrette
« était suffisante pour le jeune aspirant
« Victor, la maison tout entière soit trop
« étroite pour le glorieux commandant du
« *Magenta*.

« Venez quand même, venez vite, nous
« ferons de notre mieux pour que vous vous
« y trouviez à l'aise. »

Cette réponse combla de joie le brave commandant. Sans plus hésiter, il fit sa demande de congé. Elle causa quelque surprise au ministère. On comprit que la raison de santé devait être bien impérieuse pour décider le vieux marin à quitter son navire.

Non seulement le congé lui fut immédiatement accordé, mais le ministre, en témoignage de son estime, y joignit la faculté de se faire accompagner par l'un des officiers du bord qu'il lui plairait de désigner, sans nuire aux nécessités du service. Le commandant choisit Vincent et tous deux se mirent en route pour le château de Seillans.

Hélène, prévenue, les attendait. L'accueil fut ce qu'il devait être de la part de ces



LA KAOLINE

COULEUR A LA COLLE

Peinture chimique, sèche, hydraulique

La Kaoline est la seule peinture pour murs, papiers, bois, vieux murs peints, etc., qui puisse remplacer supérieurement la chaux et la peinture à la colle ordinaire, dont l'emploi offre généralement tant de défauts dans l'exercice des badigeonnages.

La Kaoline est de treize couleurs différentes ; son emploi est facile, elle ne s'écaille pas et ne déteint jamais. Les nuances les plus pures, les plus douces, sont obtenues sans ondée et l'on peut faire sur le fond : filets, champs étrusques, bordures, ornements, en un mot obtenir une décoration.

Le paquet de Kaoline de 2 k. 500 est suffisant pour peindre en deux couches 50 mètres carrés des matériaux indiqués plus haut. Prix du paquet : 2 fr. 25. Par correspondance ajouter 0,60 cent. par paquet.

Envoi franco de la carte des diverses teintes : Aux Petits Docks du Commerce, 12, Rue Confort, LYON



NOUVELLE DÉCOUVERTE

Un explorateur, qui a vécu longtemps chez les Indiens, a rapporté de ces pays si riches en végétaux un produit qui, réduit en poudre, détruit merveilleusement et radicalement tous les insectes qui attaquent et détruisent les fourrures et lainages de toutes sortes.

Cette poudre, qu'on nomme « La Terreur des Mites » se vend par boîte de 1 fr., 1 fr. 75 et 3 fr. Par correspondance, ajouter 0 fr. 15 pour le port.

AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE

12, Rue Confort, LYON

LE WAGON

INDICATEUR

des Chemins de Fer, contenant toutes les modifications survenues à l'horaire des Chemins de Fer P.-L.-M., pour le Service d'été.

Prix : 30 Centimes

Franco : 35 Centimes

VENTE EN GROS

AGENCE FOURNIER, 14, Rue Confort, Lyon

Le demander dans les kiosques et dans les gares.

Demandez partout

LE THÉ DES MANDARINS

Qualité Supérieure

BAINS Rue Constantine, 20 TERREAUX

Cet Etablissement nouvellement réorganisé se recommande par sa bonne tenue et sa célérité. — Baignoires émaillées.

LOUIS REVERDY

Ex-Pédicure des Bains des Cordeliers

Culture des Plantes

Dans les Appartements par l'usage du

RÉGÉNÉRATEUR DES PLANTES

Deux diplômes d'honneur. — Hors concours. — 12 médailles : or, vermeil, argent, bronze. — Exposition Universelle de Lyon 1894 : médaille d'argent.

Ce composé chimique fournit aux plantes les substances nécessaires à leur entretien et à leur complet développement. Pour les plantes malades ou négligées, les résultats sont merveilleux.

La boîte 1 25. Franco 1 40

» 2 » » 2 30

Avec brochure indiquant le mode d'emploi et culture des plantes.

Aux Petits Docks du Commerce

12, rue Confort, Lyon.

LE CICÉRONE DE LYON

En vente partout 10 centimes

PRIME MUSICALE GRATUITE

Nous sommes heureux d'annoncer que, pour faire connaître ses œuvres à notre clientèle, la maison d'édition A. Danvers, de Paris, vient de consentir, par traité, à offrir gratuitement, à tous nos lecteurs, une magnifique prime musicale. D'une valeur de 40 francs environ à prix marqués, cette belle collection se compose de 8 à 10 morceaux détachés (piano ou piano et chant) très bien édités et dus à nos meilleurs compositeurs (Leybach, Verdi, Schmoll, Ketterer, Guérout, Luigini, de Ménil, etc.

Pour recevoir franco à domicile cette jolie prime, il suffit à nos lecteurs d'adresser à M. A. Danvers, éditeur, 10, rue d'Hauteville, Paris, cette annonce découpée avec la somme de 1 fr. 50 pour le port, l'emballage et tous frais.

Pour toutes réclamations sur le service de la poste ou erreurs quelconques au sujet de cette prime, écrire directement à la maison A. Danvers.

deux natures si droites, si élevées. Il fut simple, franc, naturel et tout en étant l'un pour l'autre affectueusement empressés, les deux amis semblaient se revoir de la veille.

Le commandant voulait aller reprendre sa chambre d'aspirant, il fut contraint de s'arranger de celle de M. de Seillans. Rien de plus, du reste, n'était changé pour lui dans la maison : partout les mêmes dispositions, les mêmes habitudes, presque tous les mêmes visages.

Au dehors, c'était de même : là, derrière le château, le grand bois de chênes ; ici, le ruisseau ombragé, la ferme du père Grandjon, métayer du château, l'habitation du garde, la source entourée de saules et l'abreuvoir, etc. Tout cela c'était autant de vieilles connaissances que le capitaine revoyait avec délices. Mais ce qui le touchait davantage, c'était l'amical serrement de main et le bon sourire des habitants qu'il rencontrait sur son chemin. Pour tous, il était l'enfant glorieux du pays, le vaillant Victor d'autrefois, seulement un peu vieilli.

La vie, au château, s'écoulait avec la même régularité, la même tranquillité que jadis. Le matin, pleine liberté pour chacun de se livrer aux occupations qui pouvaient lui plaire ; le soir, promenade à pied dans le voisinage ou au loin en voiture. Après le dîner, invariablement le trictrac et les échecs.

Tant de bien-être et de calme ne pouvaient manquer de produire leur effet. La plaie avait chaque jour meilleure apparence et la jambe se fortifiait ; encore quelque temps et le rétablissement serait complet ; il faudrait songer à rejoindre le *Magenta*.

Cette pensée du retour à la mer, faisait tressaillir le vieux marin, d'un indicible mélange de joie et de tristesse, et l'étrange état de son âme le rendait à son insu, préoccupé et timide.

C'était toujours la même courtoisie dans ses manières, mais il y avait dans son empressement, je ne sais quoi de gauche, d'embarrassé, de trop complaisant, qui faisait contraste avec la mâle énergie de son caractère.

On s'étonnait de cette docilité, de cette absence de vouloir, chez cet homme habitué au commandement et à l'obéissance des autres, passive et sans réplique.

Les rôles étaient renversés, il attendait les ordres, toujours prêt à les exécuter, sans discussion et sans réflexions. Tout ce qu'Hélène voulait, le commandant le voulait aussi. Il était de l'avis de ses moindres caprices et disait oui à tout ce qu'elle proposait.

Hélène en riait. Elle le mit un jour plaisamment à l'épreuve.

— Commandant, lui dit-elle, vous voulez toujours tout ce que je veux et si j'allais vous demander de me conduire à la lune ?

— Mademoiselle je ne vois pas ce que cela aurait de si impossible aujourd'hui, et je ne sais pas jusqu'où pourrait aller pour vous plaire, la science d'un homme un peu habile.

— Voilà, Commandant, qui serait de la plus belle galanterie, de la galanterie transcendante. Je n'en demande pas tant.

Voulez-vous seulement venir avec moi ?

— Je le veux bien.

— Vous m'accompagnerez à la messe ?

— Je le veux bien.

— Ensuite nous irons nous jeter à la rivière ?

— Je le veux bien.

Cette réponse n'était pas achevée, que les deux amis se prirent à rire comme des enfants.

* *

Le congé du commandant approchait de son terme. Sa mélancolie s'en ressentait ; elle devenait de jour en jour plus sombre, presque inquiétante.

Hélène devinait l'état de son âme ; elle en soupçonnait la cause et suivait, anxieuse, la marche du changement, dans ce caractère si habitué pourtant à se dominer.

A la suite d'une promenade plus silencieuse que de coutume, Hélène, agitée, pénétra dans le petit salon. Elle y trouva le commandant plongé dans ses réflexions, le coude appuyé sur la table et la tête dans sa main. Il était si préoccupé que son entrée ne put le retirer de ses rêveries.

Alors, s'avançant doucement jusqu'à lui, elle posa la main sur son épaule, et essayant de sourire : « A quoi songez-vous, capitaine ? » lui dit-elle.

Le commandant se redressant en sursaut :

— A quoi je pense ? Mademoiselle, reprit-il en soupirant, je ne puis le dire ; tout est là dans le fond de mon cœur, nettement gravé ; que ne pouvez-vous y lire !

— J'ai d'assez bons yeux, reprit Hélène, je vais essayer, si vous me le permettez.

— Si je le permets ! Oh ! de toute mon âme ! s'exclama le marin.

Hélène, son plein regard dans le regard de son ami : « Capitaine, dit-elle, soyez franc, vous pensez à votre petite étoile à cinq branches, et vous regrettez de vous être engagé à ne la reprendre qu'au jour de votre retraite.

« Eh bien ! je suis moins sévère, je vous la rends sans condition, la voilà ! » Et elle lui tendit le précieux bijou.

Le commandant, foudroyé d'émotion, se précipita aux genoux de la jeune fille et prit sa main, qu'il couvrit de ses larmes.

Hélène, palpitante, s'empressa de le relever, et doucement, elle pencha sa tête sur la poitrine de son ami.

« Oh ! ma bien-aimée ! murmura l'officier, ivre de bonheur, et d'amour, en pressant Hélène dans ses bras, ma bien-aimée !... »

Etreinte délicieuse ! si douce à vingt ans, plus complète peut-être à quarante, quand deux nobles cœurs se rencontrent !

* *

Un mois après, avait lieu le mariage de M^{lle} Hélène de Seillans, avec le capitaine de vaisseau commandant le *Magenta*, Victor Stern.

La petite église de Liliانا était resplendissante de lumières, de verdure et de fleurs; toute la population du pays et la bourgeoisie des environs la remplissaient.

La cérémonie s'accomplit avec toute la pompe que pouvaient offrir les ressources du modeste sanctuaire. Mais l'ardente sympathie de l'assistance aurait suffi, pour attirer les bénédictions d'en-Haut, sur les deux sympathiques époux.

Hélène sortit radieuse au bras de son mari.

Lui, heureux et fier dans son brillant costume d'officier supérieur de la marine, avait la poitrine constellée de décorations.

Mais un simple bijou, une éblouissante topaze, les effaçait toutes en éclat: c'était la petite étoile à cinq branches, qu'il portait à sa giletière.

Modeste petite étoile, c'était ton jour de triomphe!

Emile WALDMANN.

L'ABSINTHE

Nous ne pouvons résister au plaisir d'insérer le sonnet suivant que nous trouvons dans le journal *L'Hygiène pour tous*.

Il a le mérite de dire des choses très bonnes et très sages, sous une forme badine.

*Versez avec lenteur l'absinthe dans le verre,
Deux doigts, pas davantage; ensuite saisissez
Une carafe d'eau bien fraîche, puis versez,
Versez tout doucement, d'une main bien légère.*

*Que petit à petit votre main accélère
La verte infusion: puis augmentez, pressez
Le volume de l'eau, la main haute: et cessez
Quant vous aurez jugé la liqueur assez claire.*

*Laissez-là reposer une minute encor:
Couvez-la du regard comme on couve un trésor:
Aspirez son parfum qui donne le bien-être!*

*Enfin, pour couronner tant de soins inouis,
Bien délicatement prenez le verre, — et puis
Lancez sans hésiter le tout par la fenêtre!*

LA FIN D'UN REVE

NOUVELLE

L'autre jour, en l'église de la Madeleine, assombrie par de funèbres tentures, le tout-Paris assistait à l'enterrement de la petite baronne de Bauche.

Songeant au sort tragique de leur amie, mariée un an auparavant à ce même autel, les jeunes femmes venues là ressentirent un frisson à fleur de peau. Puis, leurs regards curieux vite découvrirent en un recoin obscur le romancier Hugues Vermel... Pourquoi se trouvait-il à cette triste cérémonie? Tout aussitôt, oubliant l'impression douloureuse qui les avait troublées, elles se cambrèrent et minaudèrent coquettement.

Hugues, cependant, ne regardait personne, et lorsque, près de lui, passèrent

les porteurs chargés de la sinistre boîte où gisait cette grâce, cette fraîcheur de femme, alors, un pli douloureux creusa son front, une contraction pénible se fit aux commissures de ses lèvres. Et les petites Parisiennes pressentirent quelque histoire sentimentale.

Elles devinaient juste: c'était, en effet, une banale et navrante aventure.

Très fascinant, avec son pâle visage, ses yeux bleu sombre souvent comme s'ils s'absorbaient en une intime contemplation, Hugues Vermel intéressait le public féminin.

A vingt-huit ans, après deux ouvrages très remarqués, sa place était faite parmi les romanciers célèbres. Comme la plus part des écrivains de la jeune école, il avait cet esprit de dilettantisme qui applique aux fonctions de l'âme et de l'esprit des expérimentales des savants. — Disséquer les sentimentales, analyser les amoureuses absorbaient ses facultés.

Il ne comptait plus les jolis fronts qui avaient délicatement rosé devant lui, les cœurs légers, oh! combien! qui avaient battu pour lui, et, sceptique, il glanait des aventures, traitant son cœur plus comme un viscère que comme une force psychique.

Deux années auparavant, Hugues, docile aux conseils de son docteur, se rendait à Glion, un joli coin dominant Montreux.

Les premiers jours de calme lui semblèrent accablants, à lui, fait au surmenage physique et intellectuel d'une vie double de soireux et d'écrivain.

Dans un hôtel, un envahissement d'Anglais. Piètre ressource pour un psychologue, ces femmes garçons à l'organisme rudimentaire, ces gentlemen d'une robustesse animale Ennuyé, Hugues songeait à repartir, lorsqu'un matin, à déjeuner, il eut la surprise d'avoir comme voisine de table, non plus une miss osseuse, mais une femme — une vraie.

Mignonne créature à la taille ronde et souple, aux cheveux fins, légers, nuageux, aux traits tout petits, aux yeux tout grands frangés de longs cils.

Elle semblait l'incarnation de la jeunesse, unissant tous les charmes et toutes les grâces d'une femme enfant. Grâce à la complicité du voisinage à table d'hôte, Hugues entra en conversation avec la jeune fille et avec ses parents; la découverte d'amis communs créa un lien entre eux, et bien vite le coup d'œil aigu du psychologue eut deviné l'état d'âme de la famille Kerdrec. La mère malade, au triste visage, à la langueur d'attitude d'une femme qui, ayant aimé, a été trompée et a par donné, mais ne peut oublier, et traîne avec soi une incroyable douleur.

Le mari, paraissant plus jeune que sa femme malgré que son teint pâle et son front strié de plis mauvais révélèrent de longues nuits de débauche...

La jeune fille s'épanouissant, inconsciente du drame douloureux qui se passait sous ses yeux, et restant plus naïve que les jeunes filles modernes, grâce à une éducation austère.

Et Hugues las... si las des femmes de trente ans, de ces poupées factices qui éternellement jouent la tragi-comédie de l'amour, voulut étudier de près l'être mystérieux, à peine ébauché, la jeune fille:

Plus d'Essences! Plus de Benzines! Plus d'Odeurs désagréables!

L'ORÉODOXINE est propre à enlever sur les étoffes de toutes sortes, noires et de couleurs, telles que lainages, soieries, velours, ornements d'église, tapis, moquettes, carpettes, tapis de tables et toutes étoffes d'ameublement, tapisseries, draps, feutres, toutes les taches de quelque nature qu'elles soient. Elle ne laisse pas d'odeur, ravive les couleurs défraîchies et redonne aux tissus fanés le lustre et l'aspect du neuf.

L'OREODOXINE est le produit par excellence, bien supérieur à toutes les benzines et essences; elle a l'immense avantage de ne laisser aucune odeur, et sa composition possède toutes les qualités de l'*oréodoxa*, grand et beaupalmier des Antilles, qui est un des produits naturels est plus appréciés par les habitants des tropiques.

L'ORÉODOXINE, ainsi dénommée à cause de ses propriétés similaires au suc de l'*oréodoxa*, est le fruit de longues recherches. Elle sera l'auxiliaire indispensable des familles qui comprennent largement les principes d'économie domestique et de propreté.

Prix du flacon; 1 fr. 25; par correspondance ajouter 0,60 cent.

Dépôt général: Petits Docks du Commerce, 12, rue Confort, Lyon.

L'ÉCLATANT

VERNIS

POUR

Chapeaux de Paille

Ce vernis couvre en une seule couche les Bois, Malles, Cornes, Cuirs, Verres, Pailles, Métal, Osier, Parapluies, Cannes, etc.

PRIX DE LA BOUTEILLE: 0 fr. 75.

DÉPÔT GÉNÉRAL:

AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE
Rue Confort, 12, LYON

VITICULTEURS

Demandez le nouveau greffoir Douris, breveté s. g. d. g., à lame cintrée et renversée permettant de faire toutes les coupes régulières et légèrement creuses, point capital pour la réussite des greffes. — Prix: 3 fr., par correspondance ajouter 0 fr. 10.

Aux Petits Docks du Commerce, 12, rue Confort, Lyon.

La Revue Bi-Mensuelle

DES

TIRAGES FINANCIERS

Paraissant les 12 et 25 de chaque mois. — Publiant tous les tirages de valeurs à lots, et reproduisant périodiquement la liste des lots non réclamés.

Prix du numéro: 10 centimes.

Abonnements: France, 2 fr. par an. Etranger, 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser aux Petits Docks du Commerce, 12, rue Confort, Lyon.

LE LIVRE D'OR

de l'Exposition Universelle
de Lyon 1894

AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON



ASTHME ET CATARRHE
Guéris par les CIGARETTES ESPIC
ou la Poudre

OPPRESSIONS, TOUX, RHUMES, NÉURALGIES
TOUTES PHARMACIES 2 fr. la Boîte. Vente en gros: 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE.

En vente à l'AGENCE FOURNIER
14, Rue Confort, 14

Le Palmarès Officiel

DES

RÉCOMPENSES

Décernées à l'EXPOSITION DE LYON
de 1894

Edité sous le contrôle du Conseil supérieur
de l'Exposition

PRIX : 1 fr. ; Franco : 1 fr. 40.

NÉVRALGIES NÉVROSES MAUX DE TÊTE

Vous tous qui souffrez de *migraines, névralgies, maux de tête*, prenez des "Dragées antinévralgiques des RR. PP. Prémontés", vous verrez votre malaise disparaître comme par enchantement et vous vous fortifierez en même temps l'estomac. L'extrait de quinquina jaune titré, qui forme la base de ces dragées, remplace avantageusement le vin de quinquina. L'éloge de ce médicament n'est plus à faire. Son grand débit le recommande au public.

VENTE EN GROS

Pharmacie BERTRAND Aîné, Françon, Successeur
21, Place Bellecour, 21

Envoi franco contre 3 francs, timbres ou mandat
Vente au détail dans toutes les
bonnes Pharmacies

7^e ANNÉE

LA REVUE DU FOYER

Journal hebdomadaire paraissant le Samedi

ARTS - SCIENCES - LITTÉRATURE
12 Pages de Texte

Contenant des articles d'Actualité, de Littérature, d'Arts, de Théâtres, etc. Ce Journal, pouvant être lu dans toutes les familles, organise chaque semaine des concours où les vainqueurs obtiennent de primes intéressantes et variées.

Prix du Numéro : 10 Centimes

ABONNEMENTS

LYON et départements limitrophes 6 fr.
Départements non limitrophes 7 fr.
Etranger 8 fr.

ADMINISTRATION : Lyon, 14, rue Confort

RÉDACTION : Lyon, 19, quai Tilsitt

PARIS : rue Notre-Dame-des-Victoires, 28

Agence de Publicité Fournier

14, Rue Confort, 14

PUBLICITÉ FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Correspondant de l'Agence HAVAS

fantaisie de psychologue cherchant un cas neuf pour son prochain numéro.

Donc, profitant de l'occasion qui s'offrait à lui, de l'amabilité que lui témoignait M^{me} de Kerdrec, il se mit à jouer au lawn-tennis avec Simone, s'amusant à voir ce souple petit corps qui se ployait, et bondissait, et se tremoussait avec une grâce de jeune chatte. Puis, causant avec la jeune fille qui lui laissa lire en son âme blanche, il vit qu'elle était tendre, naïve, pure, et qu'elle ferait une amoureuse exquise... Sous son regard pénétrant, il la troubla, amusé de la rougeur qui montait aux joues de l'enfant, puis il lui laissa voir une discrète admiration. Elle, d'abord flattée d'être traitée en grande personne par le romancier, laissa s'insinuer en son âme une vraie tendresse pour Hugues, et, sûre qu'il l'aimait un peu rien qu'à la façon dont il la regardait, la pauvre se mit à échafauder tout un roman de pensionnaire candide...

Les soirs se passaient ensemble sur la terrasse de l'hôtel ; on contemplait les lumières de Montreux, de Clarens, de Very, qui semblaient une pluie d'étoiles tombées de là-haut pour marquer les sinuosités de la côte, la chaîne de montagnes qui s'étendait vers la vallée du Rhône, se perdaient peu à peu dans le ciel comme des ombres fuyantes piquées, çà et là, d'un jet de clarté, quelque feu de joie allumé par les pâtres. D'autres fois, sur le lac immobile, le glissement d'un bateau semblable à quelque fantastique monstre à l'œil de flamme, ou bien, à mi-côte, le roulement d'un train de nuit, jetant l'éclat rougeoyant de ses lanternes. Un jour où l'on parlait d'hypnotisme, de suggestion, Hugues montra sa grande science en la matière... et, fixant le velours de ses yeux sur Simone, il dit :

— Je lis votre pensée, M^{lle} Simone.

Elle rougissait... rougissait... et l'on s'écria :

— Lisez tout haut, au moins !

— Ah non ! c'est entre nous !

Et comme Simone devenait pâle, Hugues, soudain, devina... La fillette s'était laissée prendre au piège...

*
*
*

Simonne quitta Glion amoureuse, éperdument amoureuse du beau romancier.

Un homme ordinaire, trouvant très doux de se laisser adorer, eût épousé la jeune fille... Mais un écrivain n'est pas maître de soi ; il n'a pas, comme les autres artistes, le sanctuaire du cœur, car son métier est de s'étudier. Il se regarde aimer, poursuivant le roman à faire au lieu de jouir de la réalité.

Chez la fillette, Hugues découvrit une nature vibrant à l'excès, un désir passionné d'amour ; chez lui, lassitude, quasi-dégoût...

Et lui qui passait pour un « oseur » parce qu'il avait affaire à des « oseuses », se fit scrupule de lier son scepticisme d'homme presque mûr à cette candeur juvénile.

(A suivre) René TRÉMADEUR.

CONCERTS-BELLECOUR

Tous les soirs, à 8 heures 1/2, orchestre du Grand-Théâtre, sous la direction de M. Eugène Arnaud.

Deux fois par semaine, les mardis et vendredis, grandes fêtes musicales avec le concours des principaux virtuoses de notre ville.

CASINO DES ARTS

Concert tous les soirs. Dimanche à 2 h. matinée. Nombreuses attractions : Cailaux et Garnier ; Marguerite Favart ; Dharvier ; les Edouard's ; les Danses au XX^e siècle.

AMBASSADEURS

Brasserie des Chemins de fer à Perrache. — Concert tous les soirs. — Dimanches et fêtes, matinée à moitié prix.

Grand succès : de Ni Ké, dans ses transformations comiques ; de Mlle Paula Didier, la charmante diseuse ; de G. Chailler, qui se voit acclamer chaque soir ; de Lamberty, l'enfant gâtée, réengagée, dit-on, pour un mois ; de M. et Mme Noël ; Telma Doris, etc., etc.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du n° 1996, du 29 juin 1895

CHRONIQUES : *Courrier de Paris*, par Pierre Véron. — *Théâtres*, par H. Lemaire. — *Semaine scientifique*, par le docteur Serret de Bonnières. — *Vélocipédie*, par H. de Villemont. — *Beaux-Arts*, par O. Merson.

Explication des Gravures, Echees, Rebus. Récréations, Revue Comique, Bibliographie, etc.

NOUVELLE : *L'Histoire Universelle*, par M. Emile Hinzelin.

En supplément : *Perruques blondes*, roman par G. Lenôtre. — Illustrations de M. Parys.

Revue Financière Hebdomadaire

Le marché, très ferme dans son ensemble, montre cependant un peu d'hésitation sur les rentes françaises.

Le 3 % à 101,80 a baissé de 0,10, le 3 1/2 % de 0,02 à 107,65 et l'Amortissable de 0,07 à 101,12.

Le Crédit Foncier ferme à 902,50 le Crédit Lyonnais à 818,75.

Le Comptoir National se traite à 587,50 et la Société Générale à 497,50.

Le Suez à 3277,50 n'a pas varié.

L'Italien a passé de 90,20 à 90,47, l'Extérieur cote le 8 13/15, le Turc 26,02, les fonds Russes n'ont pas varié.

Les actions de la Compagnie Française d'incandescence par le Gaz (système Auer) ont fait aujourd'hui leur apparition à la cote officielle de Paris, elles ont débuté à 1500 fr. et clôturent à 1400.

Les Nitrates Railway sont activement traités à 437,50.

Les actions Charbonnages de Sosnowice sont l'objet de transactions suivies à 970.

Les obligations 5 % Secteur de la Rive Gauche sont achevées à 487 et 488.

Le marché des Mines d'or est très actif. La Buffelsdoorn a progressé à 178,12, la Lower Roodepoort est en hausse à 25, la Monte Rosa cote 34 et 35.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.